

Lettre à Claude Gauvreau

Pierre Gauvreau and Gilles Lapointe

Volume 34, Number 2-3, Fall–Winter 1998

L'automatisme en mouvement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036111ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036111ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gauvreau, P. & Lapointe, G. (1998). Lettre à Claude Gauvreau. *Études françaises*, 34(2-3), 231–234. <https://doi.org/10.7202/036111ar>

Lettre à Claude Gauvreau

PIERRE GAUVREAU

*Officier dans l'armée canadienne où il s'est engagé en août 1943, Pierre Gauvreau est en Angleterre lorsque se termine le conflit. Stationné à proximité de Londres, il encadre le retour des soldats en permission avant d'être rapatrié à son tour avec le dernier contingent canadien. Cette lettre du peintre — la seule qui nous soit parvenue de cette période¹ — fait voir son intérêt pour la revue surréalisante *Confluences* et pour la poésie d'Aimé Césaire dans la revue *Tropiques*, dont il transcrit un fragment du poème « Le Grand midi » pour son frère. Haïti suscite par ailleurs une grande curiosité à cette époque, comme le confirment également les allusions contenues dans les lettres de Marcelle Ferron et Fernand Leduc reproduites dans ce dossier.*

GILLES LAPOINTE

[Angleterre, juin 1946]

Mon cher Claude,

Tu trouveras ci-inclus une copie d'un poème de Césaire que j'ai trouvé dans *Confluences*. Tu recevras éventuellement le bouquin. J'ai fait cette copie au clavigraph pour l'envoyer à Françoise à New York. La copie que tu reçois est un duplicata au carbone dont tu pourras disposer à ta fantaisie puisque tu auras le livre bientôt. J'ai pensé qu'il plairait peut-être à Jean Mercier de posséder ce poème. Je t'ai déjà posté un numéro de *Confluences* qui contient un poème de Tristan Tzara, des pensées de Braque (dont quelques-unes sont malheureusement trop

1. Archives privées de Pierre Gauvreau.

banales. Ci-inclus un *erratum* ayant trait à une coquille qui s'est glissée dans ce numéro) et une étude sur le cubisme qui contient des choses très intéressantes dont une définition de [Albert] Gleizes du tableau-objet que j'ai soulignée en rouge. Je t'enverrai subséquemment d'autres numéros. J'en ai six, du numéro un au numéro six. Apparemment, le marchand de journaux chez qui j'ai trouvé ces bouquins a cessé de les importer à la suite du peu de succès de vente que cette littérature a rencontré ici. J'aime assez cette revue qui groupe une variété intéressante d'écrivains modernes, de critiques d'art aux idées parfois fausses mais jamais banales, en somme une revue où l'on ne craint pas de remettre en cause continuellement l'acquis, qui est assez large de cadre et d'esprit pour abriter des polémiques entre intellectualistes et surréalistes, marxistes et existentialistes ; et dont l'esprit est en définitive dialectique. Tu verras dans un numéro, le trois, un article de Julien Benda qui y revendique les droits de l'intellectualisme contre l'irrationnalisme surréaliste et dans le numéro six une réponse à Benda par Gaëtan Picon qui défend le point de vue surréaliste, mais d'une façon qui me prouve davantage que nous ne sommes point surréalistes tel que je te l'énonçais dans ma lettre précédente. Je t'enverrai ces deux numéros prochainement. Dans le numéro cinq, il y a une relation de la mort de Max Jacob qui est bien émouvante. Je ne sais si je te l'ai dit, mais Jacob est mort assassiné par les nazis au camp de concentration de Drancy, en mars 1944. Rien n'est plus révoltant que de voir ce grand poète, si enfant et si ignorant de toute science politique, obligé de porter l'étoile de David en signe d'opprobre comme d'ailleurs tous les juifs en Allemagne et dans les pays occupés. Il avait soixante-sept ans quand ils l'ont arrêté. Il est mort quelques jours après de mauvais traitements et de manque de soins...

J'ai reçu aujourd'hui votre paquet qui contient du savon et des sous-vêtements. Merci, ça tombe à pic. J'aurais besoin de lames et rasoir Schick. Je désire aussi avant de quitter l'Angleterre faire un cadeau à deux personnes qui se sont conduites avec moi d'une façon épatante, Peter et Patricia Eastman. Je voudrais donner une belle cravate à Peter et une paire de bas de nylon à Pat. Ce qu'il y a de mieux. La cravate ira chercher dans les trois dollars et pour les bas je m'en remets au jugement de maman. Ici, la qualité des cravates ne dépasse guère la poche à patates et en plus ne sont obtenables qu'en échange de tickets. Quant aux bas, il n'y en a pas. Peter sera démobilisé à la fin du mois. Il était major dans les Seaforth Highlanders britanniques. Il parle fort bien le français. Pendant la guerre il était à l'état-major britannique à Paris. Il s'agit donc d'une cravate *civile*. Je m'en remets à ton goût. Pour les bas de soie-nylon je crois que la pointure neuf est indiquée. Comme je m'attends à retourner

au Canada bientôt, je ne crois pas qu'il soit sage de se fier au courrier maritime. Aussi je vous demanderais d'envoyer les articles par avion, ce qui sera cher mais avisé. Il faudra dans ce cas déclarer les articles à la douane et payer les droits. Mettez la dépense à mon crédit, je vous rembourserai à mon retour, ainsi que les sommes que je vous dois déjà. N'oublie pas, la meilleure qualité ! Je suis très obligé à ces gens pour leur gentillesse et leur amitié qu'ils ne m'ont pas ménagée. Pas trop excentrique la cravate, ici nous ne sommes pas en Californie. Je crois que chez Morgan, tu trouveras ce qu'il faut au rez-de-chaussée. Il y a un département pour hommes en face du département de la joaillerie. N.B. Mentionner à la douane que c'est un cadeau.

Pourquoi n'enverrais-tu pas à la revue *Tropiques* que publie Aimé Césaire à Fort-de-France (Martinique) un de tes poèmes dramatiques dont tu m'as parlé. S'il est intéressé, et nul doute qu'il ne le soit si tes poèmes ont de la valeur, cela peut être le début d'un commerce intéressant entre les pays franco-américains. De l'avis de Jules Monnerot, les poètes antillais de langue française ont un visage qui les distingue nettement des poètes français européens. Au même point que les Américains se distinguent des Anglais. Comme il dit, à travers Césaire, la Martinique, les Antilles s'expriment, paient leur dette à la culture française en enrichissant le patrimoine universel... *Tropiques* rêve activement d'un art qui serait aussi original que le jazz, nègre par sa matière humaine, américain par sa manière instrumentale et lui correspondrait. D'un art qui n'aurait pas été sans la littérature française, mais lui porterait en retour du nouveau. Il convient ici de considérer ce type de phénomènes d'une importance extrême ; quand deux faits culturels se rencontrent, il arrive que ce soit une rencontre capitale, qu'il y ait accélération de l'un par l'autre ; on entrevoit comment l'idée de *borrowing* peut être dynamisée par de telles perceptions sociologiques. Dans le jazz le phénomène accélérateur est le machinisme américain, dans le cas des poètes de *Tropiques*, c'est la littérature française saisie chez certains de ses représentants les plus authentiques : Péguy, Rimbaud, Lautréamont, Baudelaire, Breton sont les noms les plus fréquemment cités. Il est significatif que des hommes à la recherche de leur propre authenticité et qui se veulent les figures de proue d'un art aussi différent de celui qui l'a précédé que la littérature américaine l'est de l'anglaise, soient mis dans le chemin par ces noms-là...

Il est tout à fait inadmissible que nous ne soyons pas aussi à point que ces Antillais qui après tout n'ont hérité de la culture française que d'une façon indirecte puisque ce sont des noirs. En plus de ça Aimé Césaire est maire de Fort-de-France. Tu vois

ça, toi, un surréaliste maire de Montréal ? Il est temps qu'on se grouille, je t'assure. Si tes poèmes sont bien, et ça tu en es persuadé donc je le crois aussi, il est temps que tu commences à les donner au monde. *Tropiques* n'est pas un méchant médium, en plus de nous faire faire à nous, blancs orgueilleux, une petite culbute d'humilité. Écris à Césaire. Explique-lui la question, dis-lui que la peinture est plus évoluée que la poésie, enfin tâche de l'intéresser dans notre île. Il doit quand même y avoir des gens qui écrivent, nom de Dieu, à part toi. Je commence à être sérieusement derrière Bruno [Cormier] s'il entreprend sérieusement de publier une revue digestible. Quant à toi ne me raconte pas le bobard que tes œuvres sont dix ans en avant de leur temps et que par conséquent il est inutile de les sortir avant. Le temps n'avancera jamais de dix ans si tu ne sors pas maintenant tes gazouillements de poète authentique. Le temps culturel n'avance pas d'une seconde toutes les secondes comme le temps officiel de Radio-Canada. Il avance chaque fois qu'une œuvre est produite et connue, et c'est tout. C'est un temps à part.

J'ai vu dans un numéro de *La Revue populaire* que de Tonnancour et Dansereau sont bénéficiaires d'une bourse d'un an au Brésil. Je le savais d'ailleurs pour de Tonnancour. J'ai aussi sous la main le numéro du 16 mars de *La Presse*, le plus grand quotidien français d'Amérique. J'y vois annoncé *La Nuit des rois* de Shakespeare présentée par les Compagnons avec décors et costumes de Pellan. Aussi une photo du jeune comédien Carl Dubuc. Je ne le savais pas comédien en plus. Annoncé chez Pony un nouveau roman qui paraîtra sous peu : *La Tulipe noire* d'Alexandre Dumas. As-tu vu l'exposition Bellefleur¹ et ses enfants organisée par Gagnon ?

Je te dis bonsoir ainsi qu'à maman et à Baba.

PIERRE

1. Cette exposition eut lieu à la Maison des Compagnons, au 1275 rue Saint-Viateur Ouest, à Outremont, du 17 au 24 mars 1946.